

ABONNEMENTS :

Un an.....\$2.00
Six mois..... 1.25

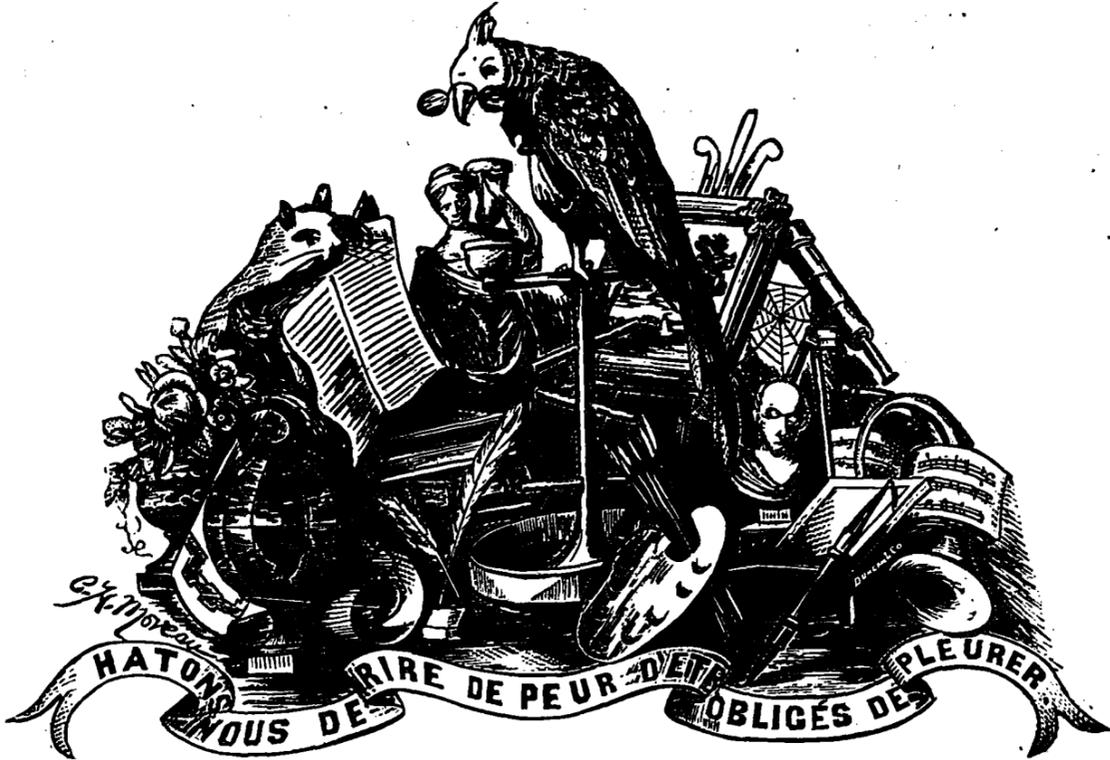
ANNONCES :

Un carré de dix lignes.
Un mois.....\$1.50
Une fois..... 0.75

S'ADRESSER,

pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction,
Rue Notre-Dame, 126.

C. HENRI MOREAU,
Rédacteur en Chef,
Imprimeur et Editeur.



Toute correspondance adressée à la direction sera accueillie favorablement, qu'elle soit signée ou anonyme, dans tous les cas elle ne sera publiée qu'autant qu'elle sera conforme au programme que nous nous sommes imposé.

PARAIT LE SAMEDI

LE PERROQUET

Journal Critique, Littéraire et Caricaturiste.

MONTREAL, SAMEDI, 15 AVRIL 1865.

AU FIL DE LA PLUME.

Nous lisons dans l'*Union Nationale* du 7 dernier le paragraphe :

“ La Société littéraire mercantile, discutera, ce soir, la question suivante :

Le Canada devrait-il affecter une somme considérable à la construction des travaux de défense ? ”

Bien que les mots : *littéraire et mercantile* hurlent de se trouver accouplés, nous sommes loin de trouver mauvais, que la société qui porte ce titre, puisque société il y a, s'occupe de la défense du pays, mais poursuivons le paragraphe :

“ A sa dernière séance, la même société a décidé que le coup “ d'Etat de Napoléon III n'était pas justifiable.”

Vraiment ! vous avez *décidé* cela, chers Sociétaires de mon cœur ! à quelle heure vous couche-t-on, s'il vous plaît ?

Nous attendons, avec impatience, le jour où la dite société, qui doit employer les fleurs de rhétorique pour placer sa mélasse et sa chandelle, puisqu'elle est littéraire, et vendre des poésies à la yard et ses volumes à la livre, puisqu'elle n'est pas moins mercantile, aura

dit son dernier mot sur l'évènement littéraire du jour ; la publication de la *Vie de César* par l'empereur Napoléon III.

César ! tous les journaux ne parlent plus que de toi. Pourquoi ne dirions-nous pas aussi notre petit mot ? “ *Ave Cesar, le Perroquet te salut !* ”

Nous nous souvenons d'une appréciation de ce grand homme, que nous avons lu, il y a quelques dix années, nous serions fort embarrassé de dire, voici, ou à peu près, quel était le texte.

“ Nous puissions au collège, dans l'étude des auteurs anciens, une admiration pour les héros de l'antiquité dont nous rabattrions beaucoup, si nous les avions connus personnellement, au lieu de n'avoir cultivé leur intimité, qu'en nous escrimant, dictionnaire en main, contre *Quinte-Curce, Virgile, Saluste, Homère, Cicéron* et les autres. L'erreur est plus grande encore chez le peuple qui n'en cause qu'avec la bonne foi de la tradition, et s'honore souvent de faits qui sont loin d'être à son avantage, et qu'il devrait mettre autant de soin à cacher, qu'il en met à s'en glorifier.

“ Vous ne passez point par une seule ville de France, ou d'Espagne, ou des bords du Rhin, ou du rivage d'Angleterre vers Calais, que vous ne rencontriez de bonnes gens, qui se vantent d'avoir eu un César chez eux ! Des bourgeois de Douvres sont persuadés que César a bâti leur château, et des bourgeois de

Paris croient que le Louvre est un de ses plus beaux ouvrages. Plus d'un hobereau de province, montre une vieille tour qui lui sert de colombier, et dit que c'est César qui a pourvu au logement de ses pigeons.

“ Chaque province enfin dispute à sa voisine l'honneur d'être la première en date à qui César donna les écrivains.

“ On n'envisage jamais dans César, le mari de tant de femmes, le voleur du Trésor public qui se servit de l'argent des Romains, pour asservir les Romains.

“ Les Indiens sont plus sages ; ils savent confusément qu'un brigand, nommé Alexandre, passa chez eux, mais ils en parlent rarement et ne s'en glorifient jamais.

“ Un antiquaire italien, en passant par Vannes en Bretagne, fut tout émerveillé, d'entendre les savants de Vannes s'enorgueillir du séjour de César dans leur ville.

“ — Vous avez sans doute, leur demanda-t-il, quelques monuments de ce grand homme ?

“ — Oui, répondit le plus savant des savants. Nous vous montrerons l'endroit où ce héros fit pendre tout le Sénat de notre province, au nombre de six-cents. Des ignorants qui trouvèrent dans le chenal de Kerantraït une centaine de poutres, prétendaient que c'étaient les restes d'un pont de César ; mais je leur ai prouvé dans une dissertation, que c'étaient

Feuilleton du Perroquet.

UN VOYAGE IMPROMPTU.

Suite.

—Ce sera mentir cela ?
—Mentir pour un bon motif, ce n'est pas péché, c'est vertu.
—Il ne me croira pas.
—Tu lui montreras ta permission signée de l'évêque.
—Tiens, c'est vrai... ah ! ces avocats, ces militaires, ces marins, ils ont réponse à tout.
—Voyons, veux-tu une plume, de l'encre, et du papier ?
L'abbé Rémy réfléchit un instant, son âme simple et bonne se refusait à écrire un mensonge.
—Non, s'écria-t-il tout-à-coup. J'aime mieux lui conter cela à mon retour... mais il me croira mort... allons, mon ami, ne me laisse pas le temps de la réflexion, enlève-moi !

—Rien de plus facile. Puis se tournant vers les deux officiers : les chevaux sont attelés, n'est-ce pas ?
—Oui, capitaine.
—Eh bien ! en voiture alors !
—En voiture ! répéta l'abbé Rémy, comme un homme qui se jette, tête baissée, dans un péril inconnu.
On monta en voiture, on courut la poste toute la nuit ; le lendemain, à cinq heures du matin, on était au Havre.
Bougainville choisit lui-même la chambre que devait occuper son ami, lequel fatigué de la route et un peu alourdi encore du dîner de la veille, s'endormit et ne se réveilla qu'à midi. Juste comme il se réveillait, Bougainville entra dans sa chambre et ouvrit les fenêtres.
L'abbé jeta un cri de surprise et d'admiration, les fenêtres donnaient sur la mer.
A un quart de lieue, en rade, se balançait gracieusement la *Boudeuse*, affourchée sur ses ancres.
—Oh ! demanda l'abbé Rémy, qu'est-ce que ce magnifique bâtiment ?

—Mon ami, dit Bougainville, c'est la *Boudeuse* où nous sommes attendus pour dîner.
—Comment, tu veux que je m'embarque ?
—Comment, tu serais venu au Havre, et tu t'en retournerais sans avoir visité un bâtiment ? Mais, cher ami, c'est comme si tu allais à Rome sans voir le pape.
—C'est vrai, dit l'abbé Rémy, mais quand revenons-nous ?
—Cela te regarde... après dîner, quand tu voudras.. Tu donneras tes ordres ; c'est toi qui seras capitaine à mon bord.
—Eh bien ! partons plus tôt que plus tard... Nous avons mis quatorze heures pour venir, mais je mettrai bien cinq à six jours pour m'en aller.
—Que t'importe, puisque tu as permission pour une semaine ?
—Je sais bien ; mais, vois-tu, c'est Gervais...
—Te figures-tu les cris de joie qu'il poussera en te revoyant ?
—Tu crois que ce seront des cris de joie ?
—Morbieu je l'espère bien !